

SARAH, SUZANNE



ET L'ÉCRIVAIN

UN ATELIER ALEPH-INVENTOIRE

À PARTIR DU ROMAN « SARAH, SUZANNE ET L'ÉCRIVAIN » D'ERIC REINHARDT
sur une proposition d'écriture d'Arlette Mondon-Neycensas

Cette proposition d'écriture invitait à imaginer une rencontre improbable entre un personnage et son auteur. Nous avons reçu des textes dans lesquels des personnages se sont adressés à Flaubert, Vian, Kafka, et d'autres encore... Tous, aussi différents que singuliers, nous ont fait entendre la voix parfois familière et parfois plus solennelle de ceux et de celles que leur auteur a inventé. Prendre la parole dans un écrit épistolaire c'est dire les petits écarts qui existent entre l'intention de l'écrivain et les attentes du personnage, et c'est aussi l'occasion de dire sa gratitude à celui ou celle qu'on ne rencontrera jamais. Merci pour la diversité de vos textes, leur inventivité et la tonalité de leur voix.

LE TEMPS DE LA NUIT

Isabelle CASAS

À René Barjavel (1911-1985)

Fait à Paris

Cher René,

Il y a des lettres que l'on écrit avec la même intensité qu'un roman. De celles dont l'encre émousse les doigts. Nous nous sommes quittés il y a longtemps, au moment où les choses ne se transforment plus. J'ai passé de longs mois au chevet de tes mots. Et puis un matin, tu m'as laissé dans une chambre d'hôtel. Et d'autres personnages ont pris mon relai, pour le meilleur et pour le pire.

Il y a des décisions que l'on prend et d'autres qui nous prennent à la place. Il y a des questions que l'on ne pourra plus jamais poser et qu'on doit se résoudre à laisser gémir en nous.

Et au milieu de tout ça, il m'arrive encore d'espérer ton retour, autant que le mien, tout en ayant peur de ne pas nous reconnaître. Tu es l'être absent de mon existence et qui pourtant l'habite encore. Et j'ai parfois l'impression que la vie se mesure à ce que nous ne serons plus.

Mais ce roman c'est ton œuvre, ce n'est pas la mienne.

Tu m'as donné autant que tu m'as repris. De mes faiblesses à mes peines, tu m'as laissé à la lisière d'un amour qui ne m'appartient pas. Je suis l'être qui aurait dû être ailleurs.

Alors à mon tour, je l'ai quittée, cette chambre. Je me suis accroché à être tout ce que je n'ai pas été dans ton regard. Je ne pouvais plus me déguiser de tes mots. Et j'ai œuvré dans les giboulées de l'existence.

Et puis un jour, la vie se répand par la fenêtre.

Le monde semble se mouvoir à l'intérieur de lui-même.

Dans le jardin, mes enfants jouent à des jeux qui deviendront un jour réalité.

Il y a si peu et tout à la fois.

Simon

LE CID

Nicole Suzuki

Cher monsieur Corneille,

Vingt jours ont passé avant que je me décide
À vous écrire. Je me présente : je suis le Cid.
Votre pièce est très belle. J'en suis le grand héros.
Pourtant, des qualités, vous m'en donnez bien trop
J'aurais préféré être un homme plus ordinaire
Et puis ne pas avoir autant de choses à faire.
Un grand amour, peut-être, ou même une passion
Mais pas un tel destin, comme dans votre version.
Puis-je vous suggérer de récrire votre pièce ?
J'aimerais de Don Diègue, non la fille, mais la nièce.
Étant un pacifiste, pour éviter son ire
J'enlèverais mon amour au loin, sans coup férir.
J'enseignerais les armes, car je suis un bretteur
Pas de sang versé, pas de gestes vengeurs
Nous serions un exemple de fidèles époux
Mais pas de tragédie, pas de pièce, direz-vous.
Moi, je n'étais pas fait pour être un tel modèle
Vous m'avez trop grandi, vous m'avez mis des ailes
Plutôt que de mourir, j'aurais vécu longtemps
Bien des lustres, jusqu'à soixante-dix-sept ans.
J'ai été un héros, pourtant, je le regrette
Mon amante non plus ne se sentait pas prête.
C'est ce que je reproche à la littérature
Toujours des personnages de très grande envergure
En fait, au quotidien, on voit peu de ces noms
Plutôt des vies simples, obscures, de pauvres tâcherons.

Sans aller jusque-là, vous auriez pu décrire
Un couple d'amoureux, une histoire d'élixir
Des parents opposés aux vœux de leurs enfants
Une vie de détresse, un milieu étouffant.
Monsieur Corneille, veuillez pardonner mon audace
Vous auriez dû au moins écrire dans la préface
Que pour cette œuvre vous ne m'avez pas consulté.
Enfin, pour terminer, je vous prie d'agréer
Mes profonds respects, mes sentiments distingués.

Rodrigue

LETTRE DE RÉCLAMATION D'UN PERROQUET À TOUT-FAIRE

Bénédicte Brun

Maître Flaubert,

Je viens de finir «Un cœur simple» et je prends la plume la plus affûtée que le Dieu de Félicité m'ait planté au croupion pour vous écrire. Je suis furieux! Non content de m'avoir arraché aux tropiques pour me jeter dans une ville brouillardeuse, affublé du surnom ridicule de Loulou alors que je m'appelle Félix, abandonné à la mère Aubain, fourgué en déchet à Félicité, fait mourir dans une posture absurde, puis empaillé, moisi, vous m'avez, comble du comble, exposé en Saint Esprit! Mais où aviez-vous la tête?

J'avoue, j'ai eu mes bons moments. Caché en moi, vous avez asticoté les braves gens avec une agressivité réjouissante, le rire a éclaté jaune soleil et j'en ai bien profité. A voleter dans la maison, je savais aussi les vérités cachées mais sans pouvoir les dire. J'étais brillant mais muselé. Imaginez la frustration! Alors que j'aurais pu raconter, moi, que l'ancien amoureux de Félicité était revenu en ville après le décès de sa riche épouse. J'aurais pu la rendre heureuse, Félicité. Évidemment je n'écris pas, moi, M^ossieur, je ne décide de rien. Tout de même, c'est une obsession, chez vous, de composer des femmes malheureuses. Ne faites pas l'innocent, je me souviens d'Emma, j'étais là aussi, à soupirer sur le papier peint... Comme vous j'aime les rêveuses.

À mesure que j'écris cette lettre, la réflexion me vient. Je me serais contenté d'un rôle simple et répétitif, compagnon voyageur, héros burlesque ou perroquet policier. J'ai été tout ça, au début. Puis comme je grossissais dans l'esprit de Félicité, je ne savais plus trop qui j'étais.

Sur la fin, je bruitais la maisonnée pour elle, rassemblais tous ses amours passés, j'étais le monde, j'étais tout, je n'étais rien, j'étais pour elle. Vous m'aviez tout pris, vous m'avez trop donné, incrusté-enchristé dans le cœur de Félicité. Je vous en veux. Mais je crois comprendre.

Je reste éternellement, pour Félicité,
Votre Loulou

ÉLÉGIE D'UNE SOURIS

Flora .M

Bien cher Mr Vian,

Dans votre livre, vous avez fait de moi une souris. Petit être sympathique, au cou doux et gris. Vous m'avez doté de moustaches noires, de mains habiles au lieu de pattes gratteuses, curieux choix, mais passons cela.

Vous avez fait de moi la confidente et conseillère de l'un des principaux protagonistes, mon cher Colin, et le témoin de l'amour absolu qui l'emporte. Loin de moi l'idée de réclamer ici une autre place dans votre récit.

Si ce n'est à la fin.

Délicieusement innocente, sensible en totale empathie, je deviens vite trop clairvoyante sur l'avenir de mes amis. Quelle souffrance infliger à un personnage comme le mien ! Face à la maladie de Chloé j'écorche mes mains pour alerter d'une mort inéluctable, puis Colin se perd dans l'abysse du chagrin, et je choisis de me suicider.

Sachez Monsieur que j'ai toujours défendu l'altruisme comme élément des plus précieux dans l'équilibre du monde. L'amitié et la sororité sont des principes que je chéris, bien vous prit de me les attribuer.

Cependant, je regrette que vous n'en ayez donné une once au chat, face auquel je dois argumenter jusqu'à son intérêt à me briser la nuque. Indifférent aux tourments qui l'entourent, égoïste tant sa vie est douillette (manque de flair certain sur la fin proche de son bienfaiteur) il survit, lui. Et de se donner le beau rôle en me rendant service !

N'auriez-vous pu équilibrer un peu nos fonctions respectives ? Que ce chat, moins autocentré m'aide à changer de perspective ? Ou qu'il alerte lui, même sans grands frémissements, des malheurs à venir ? Et à moi l'ivresse de la naïveté qui n'empêche en rien de soutenir Chloé dans ses derniers soupirs.

Je ne déserte pas mais, vous auriez pu, Monsieur, me laisser le temps de vivre.

PS : Et si l'envie vous prend de quelques changements, merci de retirer l'haleine de chacal du patenté félin.

CHER MAURICE

Pierrick Lemaire

Cher Maurice,

Élégant, séducteur, gentleman tels sont les qualificatifs dont vous me gratifiez ! Gentilhomme, je voyage en première classe et séjourne dans des endroits somptueux parmi la société la plus choisie. Grâce à cet appareil flamboyant, on en oublie presque mon état de cambrioleur. Votre dernier roman qui me trouve retraits grisonnant, m'habille à nouveau de ces attributs flatteurs et je m'interroge sur notre relation.

Pourquoi cet entêtement à me tourmenter par ces chagrins d'amour qui me mènent à plusieurs reprises au bord de la mort. Vous me faites croiser des créatures tantôt caressantes tantôt perfides, me causant mille tourments. Peut-être auriez-vous dû me laisser sauter du haut du rocher de Capri ou laisser une balle me transpercer quand vous m'avez poussé, suicidaire, vers la légion étrangère.

Fort heureusement, mon goût pour les déguisements et la farce efface rapidement cette déprime imposée lors de mes joutes amoureuses. Je retrouve alors cette gaité juvénile que vous avez bien voulu me conserver. Et je me délecte toujours autant de mes jeux avec l'inspecteur Gallimard et de mes affrontements avec le détective Herlock Sholmès.

Mais j'y pense, les épreuves que vous m'infligez sont peut-être une manifestation de votre jalousie à l'égard de ma célébrité encombrante, qui vous éclipse en tant que créateur et empêche l'auteur d'exister. Suis-je si envahissant que vous cherchez une libération en me tourmentant ? Mes multiples déguisements ne sont-ils pas des bandeaux qui me cachent à vos yeux ?

Sauriez-vous encore me reconnaître à présent sous mes accoutrements ou avez-vous de moi, comme vos lecteurs, une image déformée, une façon pour vous de me pousser à m'évader loin de vous.

Votre existence même peut vous sembler menacée mais mon sens de la justice m'impose de vous autoriser à prendre votre retraite dans votre belle maison normande.

Votre dévoué, Arsène Lupin

PS : Est-ce bien moi, Arsène, qui signe cette lettre ou s'agit-il d'une mystification ?

VICTIME OU COUPABLE

Christian Galiana

Franz, je n'aurais jamais dû accepter ce deal : être le personnage central de ton dernier roman. Une épreuve que je ne souhaite pas à mon pire ennemi.

Pourquoi m'as-tu plongé dans ce magma compliqué, dans cette jungle inextricable ? J'ai dû me cramponner à chaque page, à chaque ligne, à chaque mot pour ne pas sombrer. Par moments, tu me montres même négligent, incohérent dans mes attitudes, aussi absurde qu'est absurde cette procédure qui m'accable sans fin. Cela ajoute au peu d'envergure de mon personnage. Jamais tu ne me montres comme un battant, comme un résistant.

À chaque convocation, je me rends sans rien comprendre, sans jamais rien comprendre. Tu me laisses dans les affres du doute et du cauchemar au point que je ne sais plus si tout cela est rêve ou réalité. Tu me soumets à l'hydre de l'administration et des procédures, tu finis par faire de moi un coupable que tout accuse, moi qui n'ai rien fait. Cela t'amuse même de m'amener à me calomnier moi-même, pour voir quelle tournure cela donnera à ton histoire. À tout jamais, je t'en voudrai de m'avoir fait vivre cet enfer !

Et pour finir, tu oses me condamner à mort sans que j'aie toujours compris de quoi je suis coupable. Tu m'as ravagé, dévasté, bien utilisé jusqu'à la corde à laquelle tu me mènes.

Mais toi, tu as réussi. La preuve, voilà un nouvel adjectif à ton nom alors que, moi, j'y laisse ma peau !

Je finis par me croire vraiment coupable, tu ne m'épargnes même pas cette honte et je dois dire que cela ajoute à mes souffrances mentales. Ce qui seulement m'apaisera sera bien cette mort à laquelle tu m'envoies. Je te hais autant qu'il est possible !

Joseph K.

LETTRE À SOPHIE DIVRY

Virginie Legrand

Chère Sophie,

J'avoue que j'ai été flattée que tu me choisisses et me peignes comme la Emma du vingt et unième siècle.

Alors qu'en première partie, je m'accomplis dans un bovarysme moderne, gestionnaire d'une charge mentale astronomique, fidèle et fière de mes valeurs, train-train quotidien lénifiant, réchauffé par le petit radiateur sentimental d'une photo de mariage, page cent-soixante-dix, tu installes un poêle à pellets dans le pavillon : Philippe. Ça crépite, ça bouillonne, torrent libidinal, bain de jouvence volcanique, éruption orgasmique, une parenthèse de rêve à défriser la ménagère de cinquante ans.

Que c'était bon ! Que c'était court, Sophie !

J'en aurais bien repris un peu, de Philippe, juste une petite tranche, quelques années plus tard, à l'occasion d'une rencontre à la charcuterie par exemple. Je le croise, chenu, et blanchi à mon cœur, et on remet le couvert le temps de quelques pages. Je ne te demande pas de paragraphe érotique, encore moins un "Mommy Porn" ou du Catherine Millet, quoique. Juste un autre chapitre avec mon Philippe, ventripotent, flasque, chauve, fripé, peu importe, il encanaillerait mes nuits au lieu de me faire sombrer dans cette sublimation mièvre à base de yoga, d'humanitaire, et pourquoi pas de tricot.

Cliché ? Goût de réchauffé ?

Alors, ma rancœur attisée par ces retrouvailles, je concocte une revanche aux petits oignons de femme blessée, abandonnée, et me venge en le quittant froidement.

Plus pimenté encore ?

Façon Thérèse Raquin, nous mitonnons ensemble un plan pour évincer sa femme qui tombe dans une compacteuse, par exemple?

Trop saignant ?

Me contenter de fantasmer Philippe, chaque nuit passée aux côtés de François, qui réveillé par le fait d'avoir été trompé, se révélerait un amant exceptionnel ? Après tout, c'est peut-être ça la condition pavillonnaire : une assignation à rêver sa vie pour s'en échapper.

M.A.

LETTRE À FLORENCE ARTAUD

Patricia Pacquetteau

Chère Florence,

J'aurai pu dire chère écrivaine ou chère aventurière, mais tu es ma fille, alors chère Florence me semble le plus approprié.

Pour d'autres, tu es la petite fiancée de l'atlantique, mais pour moi, tu es celle que j'ai mise au monde, et toi tu me mets en lumière dans ton livre.

Tu as raison, je n'ai pas toujours approuvé tes choix, de vie ou de carrière. J'ai souvent eu peur pour toi. J'ai souvent eu mal également, en lisant la presse ou en écoutant les journalistes parler de toi. Tu as été autant adulée que critiquée.

Tu es une femme, tu es la liberté incarnée. Tu as dû batailler et je dois te l'avouer, je t'admire.

Alors quelle surprise pour moi que ce livre existe. Tu parles de moi comme ta sauveuse. Tu écris que je suis celle qui t'a répondu au téléphone en pleine nuit alors que tu venais de chavirer et que ton bateau était déjà parti voguer seul vers d'autres horizons.

Tu me sais discrète et à cet instant précis tu me fais sortir de l'ombre. Bien évidemment je te suis reconnaissante. Mais juste te savoir en vie me remplit de fierté.

Tu me fais tout d'un coup une place immense. Je découvre l'importance que j'ai dans ta vie, et tu le dis à tout le monde ! Je me sens presque mal à l'aise de tout ce mérite dont tu m'honores. Tu sais, je t'aurais aimé tout autant si tu n'avais pas parlé de moi. Je ne suis pas la femme la plus démonstrative, et tu me places au centre de ton histoire, de ta vie, et de ta survie.

Tu évoques plein de jolis moments et d'autres plus éprouvants, que nous avons vécus, affrontés, ensemble.

Aujourd'hui, j'ai simplement envie de te dire merci. Merci pour le livre dans lequel tu parles de moi. Merci d'avoir écrit ce que je représente pour toi. Tu n'es pas plus démonstrative que moi et pourtant je ressens tout dans ce livre. Comme une fierté réciproque. Merci... ma petite fille. Notre histoire commune est désormais indélébile.

MON CHER GUSTAVE

Framboise Zed

Mon cher Gustave,

Pardonnez-moi ce ton familier. Votre renommée est considérable et vous pourriez vous étonner de ne pas lire une formule plus solennelle en ce début de lettre. Mais croyez-moi, ce n'est pas parce que je m'adresse à vous aussi librement que je manque de respect et d'admiration. Ce que je vais vous confier vous donnera la preuve de mon immense considération. Cette intimité, vous me l'avez autorisée car n'avez-vous pas dit « Emma Bovary, c'est moi ! » ?

Mon cher Gustave donc, je vous écris pour vous assurer que je ne vous en veux pas de la fin tragique que vous m'avez imposée. Vous savez combien j'ai agonisé dans des souffrances atroces. Mais en mourant sous votre plume et l'arsenic que vous m'avez fait avaler, je suis devenue immortelle. Mon histoire a traversé le temps. Ce n'est pas la faute à la fatalité comme le dit Bovary. C'est le pouvoir de votre littérature. Je suis devenue une icône, une idole, un mythe, un Don Quichotte au féminin! Moi, l'éternelle insatisfaite qui rêvait d'une vie passionnante, me voici comblée. Et vous, mon ami, vous êtes passé à la postérité, non seulement par votre talent d'écrivain mais aussi par votre modernisme. A travers mon personnage, vous jetez, à la face des messieurs bien-pensants et détenteurs de l'ordre moral, leurs convictions rigides. Moi, Emma, je suis toutes les oubliées, les bâillonnées, les engluées dans le désespoir et la solitude, confites dans un rôle attribué parce qu'elles sont nées filles. Je suis leur cri de détresse, celui qu'elles ne peuvent hurler, celui qui assèche leur gorge muette. Ma destinée de femme de papier raconte le lamento des bien-vivantes qui subissent cette injustice. Vous avez orchestré les mots vibrants de vérité pour composer leur Requiem.

Croyez-moi, Gustave, ce qui était vrai hier résonne malheureusement aujourd'hui. Je suis fière que vous ayez fait de moi une révoltée qui refuse la vie qu'on décide pour elle. Oh bien sûr, séduction et passion amoureuse apparaissent comme des armes désuètes ! Quels choix avais-je alors ? Vous m'avez donné le pouvoir de rêver grand. Et même si je me cogne à la réalité comme un oiseau prisonnier, si je me brûle, si je me consume et me fracasse les ailes, je reste et resterai l'image d'une femme indomptée.

Reconnaissante à tout jamais,

Votre Emma

SOMMAIRE

Isabelle Casas : Le temps de la nuit

Nicole Suzuki : Le Cid

Bénédicte Brun : Lettre de réclamation d'un perroquet à tout-faire

Flora .M : Élégie d'une souris

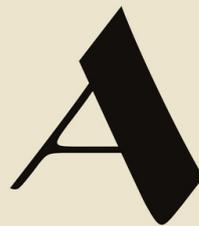
Pierrick Lemaire : Cher Maurice

Christian Galiana : Victime ou coupable

Virginie Legrand : Lettre à Sophie Divry

Patricia Pacquetteau : Lettre à Florence Artaud

Framboise Zed : Mon cher Gustave



L'INVENTOIRE
La revue littéraire d'Aleph-Écriture